

Seules, Mme Mendès et sa fille étaient demeurées à leur place.

—Père, implora Merced, faites attention.

D'un signe de la main, le général recommanda aux deux femmes de n'avoir aucune crainte et, suivi de l'ingénieur, courut à travers les wagons jusqu'à une voiture de troisième classe placée à l'avant du train.

Là, il y avait une foule massée sur la plateforme, qui poussait des cris et des jurons formidables, enrageant de ne pouvoir arriver jusqu'au théâtre du drame, commentant diversement les explications qui, de bouche en bouche, parvenaient jusqu'à elle.

Sans faire aucunement attention à la fureur de ceux dont il écrasait les pieds ou enfonçait les côtes, M. Mendès se fraya un passage au travers des curieux et parvint ainsi jusqu'à l'intérieur de la voiture où une bataille semblait imminente ; plusieurs poings étaient armés de revolvers, et dans un grand nombre de mains le terrible *machete* étincelait.

Sur le plancher, dans une mare de sang, un homme était étendu : à en juger par les vêtements qui le couvraient, c'était un homme de basse condition, un ouvrier terrassier sans doute ; l'une de ses mains incrustait ses ongles dans les planches du parquet, l'autre se crispait sur la poignée d'un machete ; du crâne, à moitié défoncé, la cervelle avait jailli, éclaboussant les parois du wagon.

Dans un coin, maintenu par quatre gaillards solides, un individu était acculé, considérant d'un air calme et le cadavre et la foule qui hurlait après lui : cet homme avait l'uniforme des employés du "Panama Railroad", et, sur le devant de sa casquette, les insignes de contrôleur étaient brodés en fil d'or ; dans une de ses mains, il tenait encore un revolver, celui sans doute qui avait occasionné la mort du malheureux étendu là ; personne, dans le premier moment, n'avait pensé à le désarmer.

—Qu'y a-t-il ? demanda avec autorité le général.

A cette question plus de vingt réponses en cinq ou six idiômes différents furent faites ; mais pas une seule ne s'accordait avec l'autre.

M. Mendès y Tendura haussa les épaules, et s'avançant vers le groupe formé par le prisonnier et ses quatre gardes du corps :

—Pourquoi tenez-vous cet homme ? demanda-t-il avec autorité.

—Parce qu'il vient de tuer notre camarade, répondirent-ils.

Le général les avait interrogés en espagnol, et c'est dans cette langue qu'ils venaient de répondre.

—Est ce vrai ? fit-il en s'adressant à l'employé.

—Oui, c'est vrai, répliqua celui-ci en anglais ; comme je lui demandais le prix de sa place, il a voulu me porter un coup de machete ; alors j'ai tiré pour me défendre, et il est tombé.

Ces paroles furent accueillies par une bordée d'injures.

—Il ment ! criait-on ; nous avons vu comment les choses se sont passées : il a réclamé à l'homme dix pesetas de plus que le prix ; l'homme a refusé.

L'employé secoua la tête et riposta :

—Il a voulu me frapper ; j'étais dans mon droit en me défendant.

—Il a raison, il a raison, appuyèrent d'autres voix, anglaises celles-ci.

Le receveur, comme tout le personnel de la "Panama Railroad Company", était américain et était soutenu nécessairement par tous les voyageurs originaires des Etats-Unis ; ceux, au contraire, qui étaient colombiens, l'accusaient d'avoir assassiné sans motif un de leurs compatriotes.

Et le cadavre du malheureux aurait bien pu ne pas être le seul que le train eût amené à Panama, si l'intervention du général n'eût changé la face des choses ; sur ses ordres, le meurtrier fut amené sur la plateforme du sleeping-car qu'il occupait avec sa famille, et lui-même se chargea de le surveiller, tout en fumant son cigare.

—Qu'allez-vous en faire, monsieur Mendès, demanda Pierre Miquet aux pensées duquel cet incident avait fait diversion.

—Tout simplement le remettre aux mains de la justice, en arrivant à Panama ; il est temps de faire un exemple ; notre pays est envahi par ces maudits Yankee qui s'établissent chez nous en maîtres et avant peu nous traiteraient comme des

nègres, si nous nous laissons faire ; si je n'eusse pas été là ce nouveau crime restait impuni, le gouvernement panaméen étant toujours disposé à sacrifier ses nationaux aux étrangers.

XIII.—CE QUE PIERRE MIQUET N'AVAIT PAS PRÉVU

Un beau matin, une semaine environ après ces événements, Mme Mendès y Tendura regardait, de la fenêtre de sa chambre, son mari fort occupé à souffler de la poussière de soudre sur des rosiers de France et d'Espagne dont il avait fait planter un très beau massif devant le perron de la villa.

Tout le reste du parc était abandonné aux mains du jardinier ; mais le général ne permettait à personne de toucher à ses rosiers, dont sa fille, seule, avait le droit de couper les fleurs.

Merced n'était pas encore levée ; il était de bonne heure.

Mme Mendès y Tendura ferma doucement la fenêtre, alla, sur la pointe des pieds, écouter à la porte de la chambre de sa fille, constater que nul bruit ne s'y faisait entendre, en conclut qu'elle dormait encore et descendit pour rejoindre son mari.

—Comment ! c'est toi ! fit le général avec un bon sourire ; comme tu es matinale aujourd'hui.

Et l'esprit tout plein de son occupation, il étendit vers le massif, dans un geste menaçant, son bras armé du soufflet à soufre.

—Ces diables de pucerons, grommela-t-il, me donnent un mal... C'est incroyable comme il y en a ! Cette engeance-là se cache partout, et quand on croit les avoir exterminés jusqu'au dernier, on s'aperçoit le lendemain qu'il en reste des milliers qu'on n'avait pas vus ! Ma parole ! j'aimerais mieux avoir à combattre des insurgés. Au moins, ça bouge et ça se voit...

Une ombre de tristesse passa sur le visage de Mme Mendès.

—Severo, dit-elle, ne parlez pas ainsi, en ce moment surtout ; ce mot seul d'insurgé me fait frissonner.

Le général hocha la tête.

—Eh ! s'écria-t-il, pourquoi cette inquiétude, ma chère amie ? On se remue un peu, en effet, dans l'isthme, et, ma foi, tu conviendras que le gouvernement a fait tout ce qu'il fallait pour cela.

Il frappa du pied et ajouta, rouge de colère :

—Ce sont des imbéciles ou des misérables ; en tout cas ce sont des lâches. Comment ! ils plient devant une poignée d'individus qui se mettent en grève !

—Mais qu'auriez-vous fait, Severo ? demanda Mme Mendès.

Le général fit du bras un geste énergique.

—Eh ! j'aurais laissé MM. les employés de la "Panama Railroad Company" en grève aussi longtemps qu'il leur aurait plu ; on aurait traversé l'isthme comme on aurait voulu ; en voiture, à cheval, à pied, mais je n'aurais pas laissé impuni le meurtrier commis sur un Colombien par un de ces Yankee maudits. Oh ! non, assurément non.

Et le brave général brandissait son soufflet vers le massif de rosiers comme si ces derniers eussent été les employés de la "Panama Railroad Company".

—Mais, mon ami, insinua la bonne dame, dans le but de calmer cette grande colère, qui vous dit que cet homme ne sera pas puni ?

M. Mendès éclata d'un rire amer.

—Ah ! ma pauvre Mary ! exclama-t-il, vous ne connaissez pas toute entière la condescendance du gouvernement envers les Etats-Unis ; le pavillon étoilé inspire à la Colombie un respect tel qu'on passera l'éponge sur le sang versé et que le meurtrier sera rendu à la liberté.

Il ajouta entre ses dents :

—Mais s'ils font cela, Dieu sait ce qui arrivera ! Sans doute, Mme Mendès entendit ces dernières paroles, car un pli soucieux creusa ses lèvres.

—Croyez-vous, demanda-t-elle, que ces gens iraient jusqu'à faire une révolution ?

Une lueur rapide passa dans les prunelles du général.

—Pour cela, répondit-il, il leur faudrait un homme ; malheureusement, ils n'en ont pas...

La bonne dame poussa une exclamation douloureuse.

—Malheureusement ! Ah ! Severo, pouvez-vous parler ainsi ? Sait-on jamais ce qui sort d'une révolution ?

Le général marmotta entre ses dents quelques paroles inintelligibles, puis il rechargea son soufflet de poudre de soufre et s'écria avec rage contre les pucerons.

Sa femme, immobile auprès de lui, le regardait faire silencieusement ; à l'expression de son visage, il était facile de comprendre que la conversation qu'elle venait d'avoir avec son mari avait laissé des traces inquiètes dans son esprit.

Tout à coup, derrière eux, un bruit de persiennes claquant bruyamment contre le mur retentit ; tous deux du même mouvement, se retournèrent et aperçurent Merced qui, accoudée à sa fenêtre, toute blanche dans son costume de nuit, sa chevelure blonde massée en un chignon ébouriffé sur le sommet de la tête, respirait avec délices les premières senteurs matinales.

—Bonjour, papa !... bonjour, maman ! cria-t-elle en leur envoyant un baiser.

Puis elle referma la fenêtre.

Si brusque qu'avait été l'apparition de l'enfant adorée, elle avait suffi pour changer le cours des idées de Mme Mendès et du général.

Celui-ci allait reprendre sa chasse, lorsque sa femme lui posant la main sur le bras :

—Severo, dit-elle, laissez un moment votre soufflet et vos pucerons et venez vous promener avec moi au fond du parc ; nous avons à parler de choses sérieuses.

Le général leva avec inquiétude les yeux sur le visage de sa femme.

—De choses sérieuses, murmura-t-il, il s'agit de Merced.

Puis aussitôt, avec un tremblement dans la voix :

—Elle n'est pas souffrante, au moins ?

—Non, mon ami, Merced se porte bien, grâce à Dieu ! mais elle me paraît préoccupée depuis quelque temps ; elle rêve, et les rêves ne sont pas bons pour les jeunes filles.

Le général eut un hochement de tête et plissant les paupières d'un air entendu :

—Je sais ce que c'est, fit-il.

Mme Mendès eut un mouvement de surprise ; ordinairement, son mari n'y voyait pas plus loin que le bout de son nez.

—Alors, dit-elle, vous pensez comme moi, qu'il faut...

—... Qu'il faut aller à Colon rendre visite à l'abbé Rigal.

—Pourquoi faire ! s'écria la dame.

—Il y a bien longtemps que nous n'avons vu ce bon abbé.

Mme Mendès haussa doucement les épaules.

—Mais, alors, mon ami, vous n'avez rien de prévu !

—Merced s'ennuie ici, dit le général, et je propose de lui procurer de la distraction... un petit voyage... nous visiterons l'hôpital.

—Severo, vous serez toujours le même, reprit Mme Mendès y Tendura... il ne s'agit pas de distraction, il s'agit de M. Miquet qui aime votre fille et qui est aimé d'elle.

—Le général fit un bond prodigieux.

—Ah ! bah ! exclama-t-il, je n'aurais jamais songé à cela !

—Eh ! vous ne songez jamais à rien, murmura doucement la bonne dame.

—Eh bien ! il faut les marier.

—Certainement... je ne demande pas mieux... seulement M. Miquet n'a encore rien dit.

—Ah ! il n'a rien dit ? fit le général, un peu déconcerté...

Sa femme le regarda avec surprise.

—Mais, Severo, s'il avait parlé, vous le sauriez.

—C'est juste... mais alors, qu'il parle, qu'il me demande Merced et nous la lui donnerons, parbleu !

—M. Miquet est timide, dit la mère ; il n'ose pas. J'ai remarqué, à ses dernières visites, qu'il était un peu embarrassé.

—C'est possible, répliqua le général qui, lui, n'avait absolument rien remarqué... en tous cas, cela prouve en sa faveur ; c'est un garçon bien élevé.